

Serge Druon

Alain Badiou,  
ou l'obscur retour  
de la métaphysique

*Essai*



Du même auteur aux éditions Edilivre :

- *L'être et la logique*, Essai, 2009
- *Frontières et lieux communs*, Essai, 2011
- *Quelqu'un arrive, Franz Kafka*, Essai, 2011
- *A propos de rien*, Essai, 2012

EXTRAIT

à Martine

EXTRAIT



Prends soin de ce qui naît. Interroge les éclats, sonde leur passé sans gloire. Tu ne peux espérer qu'en ce qui inapparaissait.

Alain Badiou,  
Logiques des mondes



## Introduction

La philosophie première n'intéresse plus grand monde. Les « philosophes » en vogue sont en réalité des sociologues, des psychologues, des politologues, des éditorialistes ou des grands reporters, tous pressés de nous révéler les nouvelles tendances du monde. Si Alain Badiou est aujourd'hui connu du grand public, ce n'est pas pour son œuvre proprement philosophique. C'est pour avoir écrit le pamphlet intitulé *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* Le titre suffisait à indiquer l'actualité du sujet.

L'œuvre philosophique d'Alain Badiou est exigeante. En vaut-elle la peine ? De quelle lueur nouvelle vient-elle éclairer les grandes questions ? A quoi ressemble un système philosophique écrit à l'orée du vingt et unième siècle ?

Les titres sont prometteurs : *L'être et l'événement*, *Logiques des mondes*. *Etre*, *événement*, *logique*, *monde*, sont quatre mots qui évoquent d'emblée le cœur de la pensée philosophique. Dès le début de l'introduction du premier ouvrage, Heidegger est mentionné comme « le dernier philosophe universellement reconnaissable ». Il est alors permis

de penser que Badiou l'a lu, que sa pensée de l'être en tient compte et, près d'un demi-siècle après lui, va de l'avant, fait un pas de plus. Or, ce qu'il nous offre s'inscrit dans l'ancienne métaphysique, celle que Heidegger a dépassée. Badiou pense essentiellement comme Hegel. Quoi qu'il en dise, la portée de son discours n'est ni l'être ni la vérité, mais, purement et simplement, l'étant, l'ordinaire de l'étant. L'étant y est pensé à partir de lui-même comme depuis le début de la philosophie occidentale, à peu d'exceptions près, dont Heidegger. La leçon de Heidegger, précisément, c'est celle de la différence entre l'être et l'étant. Badiou méconnaît cette différence. Il nous dit que les mathématiques sont « science, en toute hypothèse, de tout ce qui est, en tant qu'il est », ce que Heidegger ne contredirait peut-être pas, mais il dit aussi que les mathématiques sont la science de l'être, le discours sur l'être – là, Heidegger se retourne dans sa tombe ! « Ce qui est » d'une part, l'être d'autre part, ce n'est pas la même chose.

Cela ne signifie pas que la métaphysique badiouienne soit dépourvue d'originalité. Il est nouveau, par exemple, d'identifier l'ontologie aux seules mathématiques. Il est nouveau d'identifier la nature à un ensemble ordinal et d'en déduire qu'elle n'existe pas ! Il est nouveau de ventiler les vérités éternelles – vues, à la manière hégélienne, comme aboutissement de L'Histoire – dans quatre domaines très humains et très ordinaires : la science, la politique, l'art, l'amour ; ou encore d'exhorter une partie du monde – un « corps-sujet » fidèle à la trace d'un événement singulier – à effectuer et à assumer toutes les conséquences d'un événement dont elle croit percevoir – à tort ou à raison – qu'il inaugure un

chemin vers une vérité éternelle. Il est permis de se demander si le fanatisme et le terrorisme ne peuvent pas trouver là leur justification : et si, par exemple, le christianisme de Paul était une fausse bonne idée, issue de l'événement « Christ » ? Sans parler du communisme stalinien, du nazisme, du maoïsme cher à Badiou. Tous faisaient table rase pour repartir vers des lendemains qui chantent. Selon les fidèles, car il y en a toujours, rien n'est encore fini !

Ce que Badiou nous propose, c'est une logique de génération de l'étant à partir de ce qu'il appelle « l'être en tant qu'être » et qui n'est autre chose que cette caractéristique fondamentale de l'étant qu'est la multiplicité. Il est typique de la métaphysique de se trouver un fondement. Le fondement lui-même est présenté mais n'est pas questionné. Fondée, la philosophie s'élève. Autant que possible, elle s'élève logiquement. La mythologie et les premières religions nous présentaient déjà un fondement qu'elles appelaient « le chaos ». Le fondement de la métaphysique badiouienne se veut une reprise du chaos : c'est la multiplicité pure, neutre et inconsistante. On pourrait dire que Badiou a trouvé là son « étant en soi » – tandis que lui l'appelle « l'être en soi » ou « l'être en tant qu'être ». Cet en-soi de l'étant, contrairement au noumène de Kant qui n'est qu'un nom sans autre détermination que celle de « chose en soi », n'est pas difficile à imaginer. C'est la multiplicité, abstraction faite des choses, de la choséité. C'est-à-dire que dans cette multiplicité originaire, fondamentale, rien n'est compté pour un. Tout multiple est multiple de multiples et ainsi à l'infini, sans qu'aucun multiple ne reçoive cette considération particulière, que leur donnent les êtres

vivants et les mondes, qui le fasse apparaître comme une chose. La physique moderne nous aide à voir l'univers ainsi. Il ne nous est pas difficile de faire abstraction des choses pour ne garder que la multiplicité dont elles sont faites et à laquelle elles participent. Il est bien réel que l'étant peut nous apparaître comme pure multiplicité. C'est nous, les êtres vivants, qui y voyons des choses. Les êtres vivants, c'est aussi bien les êtres humains que les insectes ou, en leur temps, les dinosaures.

A partir de cette multiplicité pure, neutre et inconsistante, comment naissent les choses, la vie et les mondes ? Les choses, la vie et les mondes apparaissent grâce à des opérateurs logiques – une logique transcendantale, celle du « compte pour un » et des degrés d'apparition – dont Badiou nous dévoile l'existence et le fonctionnement. Mais les mondes ainsi générés ne seraient qu'ennui si ne surgissaient pas, de temps à autre, des événements singuliers que la logique et les mathématiques, en principe, n'autorisent pas : un tel événement est un multiple, donc un ensemble, qui s'appartient lui-même, contredisant l'axiome de fondation<sup>1</sup>. Ces événements singuliers sont le fait d'une résurgence, dans l'apparaître mondain, de l'être fondamental, lui qui n'est qu'inconsistance et neutralité. Disons qu'il y a résurgence du vide. Disons encore, résurgence du néant. Comme chez Hegel, l'être et le néant sont la même chose, mais c'est ici au sens

---

<sup>1</sup> L'axiome de fondation est un axiome de la théorie axiomatique des ensembles. Il dit que tout ensemble non vide possède un élément n'ayant aucun élément en commun avec lui (cet élément *fonde* l'ensemble). En particulier, cet axiome interdit qu'un ensemble appartienne à lui-même. Les ordinaux sont fondés sur l'ensemble vide.

de la stricte identité. Nous sommes dans une autre forme de la logique dialectique. Tout à coup, donc, l'ordre admis ne fonctionne plus, l'inconsistance et la neutralité originaires ressurgissent. Un ordre nouveau peut se mettre en place, une révolution a lieu qui peut être politique, artistique, scientifique ou amoureuse. Grâce à ces événements singuliers, le monde accède aux vérités éternelles et s'enchant. Mais le chemin est long. Le succès n'est pas garanti. Il y faut la persistance des sujets fidèles à la trace des événements qu'il faut réactiver point par point. Le sujet, l'Esprit du corps de résistance touché par la grâce, saura, par delà les temps et malgré l'occultation des uns et la réaction des autres, faire ressurgir, au grand jour et pour tous, l'événement fondateur. C'est ça la vraie vie selon Badiou : se battre pour qu'advienne en ce monde une vérité dans l'un des quatre domaines de vérité. Autrement dit, l'inconsistance chaotique originare de l'être, dont le nom propre est « le vide », remodèle sans cesse l'apparaître jusqu'à l'avènement des vérités éternelles qui sont politiques, scientifiques, artistiques ou amoureuses. L'Histoire, la véritable Histoire est celle de ces vérités.

Les cinq premiers chapitres de cet essai concernent essentiellement L'être et l'événement. Le chapitre VI, Le gambit du temps, s'adresse à l'ensemble des deux ouvrages, puisque le temps est également absent de l'un et de l'autre. L'être et l'événement était censé tenir debout par lui-même, sans le soutien réparateur, venu ensuite, de Logiques des mondes. Même pour celui qui joue docilement le jeu métaphysique que lui propose Badiou, Logiques des mondes ne comble pas le trou laissé béant entre le multiple pur et le monde tel que nous le connaissons, vous et moi. Néanmoins,

c'est bien de l'apparaître mondain qui est le nôtre que Badiou tire sa métaphysique. Si le chemin qu'il emprunte part, en principe très objectivement, du multiple pur pour nous conduire à l'apparaître et aux vérités, il s'appuie sur des concepts et des mots qui ne prennent leur signification qu'ici, au monde où nous sommes. De l'œuvre elle-même, malgré la multiplicité des définitions en cercle, ces concepts et ces mots ne reçoivent pas de sens. Sans ce subterfuge, l'œuvre serait difficilement lisible. Badiou fait comme s'il retrouvait ici, au monde, dans l'Histoire, ce que sa métaphysique construit à partir du vide, justifiant ainsi cette métaphysique par des exemples vivants. Cette construction s'appuie sur le mirage des mots dont le sens est déjà connu de tous. La vie ne provient que des exemples, pas du multiple pur ni de la « Grande Logique » où le temps et le sujet font défaut. Le mathème badiouzien échoue dans un poème échevelé où le vide, ce nom de l'être, parvient subtilement à subvertir l'apparaître pour que surgissent enfin les vérités éternelles.

# **Chapitre I**

## **La question ontologique et le « débat avec Heidegger »**

Au début de *L'être et l'événement*, jusqu'à la méditation vingt-cinq, consacrée à Hölderlin et à sa fidélité, Badiou se réfère souvent à Heidegger. En particulier, il annonce que « Le thème du débat avec Heidegger portera donc simultanément sur l'ontologie et sur l'essence des mathématiques ».

Durant cette lecture du début de *L'être et l'événement*, se font jour simultanément trois évidences :

1) La philosophie de Badiou a bien peu à voir, sinon rien, avec celle de Heidegger, elle prend d'autres chemins, orthogonaux. Mais pourquoi pas ?

2) Badiou ne mentionne jamais cette totale différence d'orientation de pensée, en particulier sur la question de l'être. Il fait comme s'il ne s'agissait que d'une différence de méthode pour atteindre le même but, l'un utilisant le poème, l'autre utilisant le mathème, selon lui plus performant que le poème.

3) Le mot « être » chez Badiou ne dit pas du tout la même chose que le mot « être » chez Heidegger.

L'œuvre de Heidegger est entièrement consacrée à la recherche du sens de « être », au dévoilement de la vérité de l'être. Même si l'être, l'étant et le néant sont pour lui intimement liés, Heidegger insiste sur la différence entre eux. En particulier, sa conception de l'être ne peut, de près ou de loin, se comparer au multiple pur. Pourtant, Badiou annonce, dès le début de son introduction, que, conformément à Heidegger, il « soutiendra que c'est du biais de la question ontologique que se soutient la re-qualification de la philosophie comme telle. » Or, du côté de Heidegger, la question ontologique est vite tranchée. Car pour lui, l'ontologie, c'est l'étude des caractéristiques générales de l'étant – l'ontologie de Badiou confirme cette définition –, elle n'est pas la recherche de la vérité de l'être et le discours associé. Heidegger a donc réglé de la manière suivante la « question ontologique » : en la laissant de côté. En 1949, dans une introduction tardive à sa conférence Qu'est-ce que la métaphysique, introduction intitulée Le retour au fondement de la métaphysique, il écrit :

« La question qui revient sur cela qui est celé cherche donc, si on l'envisage du point de vue de la métaphysique, la fondation de l'ontologie. C'est pourquoi l'entreprise se nomme, dans *Sein und Zeit* « ontologie fondamentale ». Seulement cette dénomination se révèle aussitôt périlleuse, comme toute autre dénomination en ce cas. Du point de vue de la métaphysique, elle dit sans doute une chose exacte ; mais c'est précisément pour cela qu'elle induit en erreur ; car il s'agit d'obtenir le passage de la métaphysique à la pensée qui pense la vérité de l'être. Aussi longtemps que cette pensée elle-même se caractérise encore comme ontologie fondamentale, elle se